

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 53 (1908)  
**Heft:** 1

**Artikel:** Les signaux optiques dans la cavalerie divisionnaire  
**Autor:** Diessbach, R. de  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-338747>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 11.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Les signaux optiques

DANS LA

## CAVALERIE DIVISIONNAIRE

---

Le service de la cavalerie divisionnaire — soit l'exploration de détail pour une division — n'est pas chose si facile et si simple qu'on se l'imagine parfois. Sans doute, cette cavalerie n'a pas d'autre mission que de voir et rendre compte à temps. Mais c'est beaucoup en réalité et la seule compagnie de guides, travaillant pour une division, n'y suffira pas le plus souvent, malgré son zèle et ses efforts.

Songeons, en effet, que chaque phase du combat nécessite un nouvel appareil d'exploration, exploration sans doute restreinte en profondeur, mais très détaillée sur le front. Or il est impossible que les organes, précédemment détachés, se rendent compte des modifications de la situation à la suite desquelles leur tâche est devenue inutile, et de leur retour urgent pour combler les vides causés par de nouveaux départs de patrouilles. Le plus souvent ils prolongeront inutilement leur mission et si le hasard les met malgré tout en face d'un fait intéressant, ils l'indiqueront en général trop tard, l'estafette n'ayant pu retrouver à temps l'Etat-major qui s'est déplacé sans laisser de relais.

Ces organes, qu'on ne peut rappeler, sont perdus pour les autres phases de la journée.

La compagnie de guides fournit au total de cent dix à cent vingt cavaliers pour l'exploration, et chaque jour de travail la réduit de trois ou quatre hommes. En outre, la persistance de fatigues qu'il est le plus souvent impossible de réparer par un bon cantonnement et un repos suffisant, éprouve en peu de jours le matériel-chevaux au point de diminuer considérablement la puissance d'exploration du reste de la compagnie. Voilà pour le temps de paix. En temps de guerre, il y faut ajouter les balles,

si bien que les guides à l'effectif actuel pourraient se trouver dans l'impossibilité de fournir le lendemain d'une journée de combat le travail que l'on attend d'eux.

De là cette conclusion que la cavalerie divisionnaire ne doit rien négliger de ce qui peut augmenter ses moyens d'exploration et ménager ses chevaux, et de là l'idée de faire faire aux guides 1, en 1907, un essai de signaux optiques.

Le code, provisoirement adopté, n'est pas une trouvaille; il s'inspire de celui dont l'infanterie est censée se servir depuis longtemps, mais corrigé et complété, car une première expérience, en 1906, nous en avait montré les inconvénients et les lacunes.

Nous avons constaté, à cette occasion, que le procédé adopté dans cet arme, pour être simple, est cependant trop vague, imprécis et incomplet. Il ne permet d'annoncer ni l'artillerie, ni les mitrailleurs. Impossible de faire savoir si l'ennemi marche ou stationne; impossible également de préciser s'il s'agit de troupes déjà signalées ou de nouvelles troupes, ce qui empêche toute appréciation même approximative des forces en vue. Quant au signal de direction, il est difficile d'en tirer un parti quelconque, car on ne peut marquer si l'ennemi s'éloigne ou se rapproche. Ajoutez à cela que les phrases ne sont ni ponctuées, ni distinctes; la répétition d'un même signal peut aussi bien indiquer deux unités de même force qu'une seule dont on aurait simplement voulu confirmer la présence. Je pose en principe que les signaux optiques, dans ces conditions là, sont plus troublants qu'utiles.

Mais l'insuffisance du code n'est pas le seul défaut du système. La trop petite surface d'étoffe et la disposition malheureuse des couleurs rendent les fanions d'infanterie presque invisibles au delà de sept cents mètres. Enfin, il faut avouer que l'instruction des signaleurs est très négligée, et la cause en est probablement le peu de confiance qu'inspire l'application du code en usage.

Il fallait arriver à mieux dans la cavalerie ou renoncer.

Le code adopté, s'il n'est pas parfait, est susceptible cependant de faciliter beaucoup le travail de la cavalerie divisionnaire. Nous avons tous constaté que l'exploration de détail donne très souvent des résultats insuffisants ou nuls, pour la raison que les porteurs de comptes-rendus ne disposent pas du

temps nécessaire à leur mission. Les distances sont très courtes, le terrain parfois difficile, les minutes précieuses.

Prenons un exemple.

Une division est déployée au combat. Sur une petite hauteur qui émerge à l'horizon, à quinze cents mètres, une patrouille fixe de cavalerie surveille un des flancs. On la voit du point où s'est placé l'état-major de division. Elle observe la lisière d'un grand bois, situé à un demi-kilomètre plus loin. Tout à coup cinq ou six fantassins sortent de la forêt sombre, sur la droite, tandis que quelques autres se montrent plus à gauche. Quatre ou cinq minutes s'écoulent, puis une première chaîne de tirailleurs forte d'une section environ, apparaît à son tour, et à trois ou quatre cents mètres de là, sort, presque simultanément, une autre ligne semblable. Les guides tendent le cou, jettent des regards inquiets sur la forêt mystérieuse. Le sous-officier hésite. Faut-il rendre compte ? Il se résout à attendre. Soudain des colonnes de marche sortent sur toute l'étendue de la lisière. Cette fois, c'est sérieux ! Le chef de patrouille calcule et réfléchit un instant : « Guide \*\*\*, rapport au commandant de la division : deux bataillons sortent à \*\*\* heures de la forêt de \*\*\* et marchent dans la direction de \*\*\*. » Le guide répète le rapport ; demande un ou deux renseignements ; rassemble ses rênes, donne des éperons et part au galop. « Halte ! Halte ! lui crie le sous-officier, annoncez encore un troisième bataillon. » En effet, une seconde ligne suit la première. Le guide repart de plus belle, franchit de temps à autre un petit fossé ; passe une route dont les tranchées feraient des talus de concours hippique, et toujours au galop continue son cross-country. Bon ! une barrière ! Faut-il la contourner ? Non le détour est trop grand. Elle est sautable. Il saute, tape dedans, mais passe tout de même. Il traverse maintenant un grand pré nu. Tout à coup le galop du cheval devient plus lourd. On entend des bruits d'eau au bout des sabots. Le guide s'apprête à sauter. Trop tard ! Le cheval s'abat, se relève, retombe et finalement ne bouge plus. Il est embourbé. Après quelques efforts l'homme réussit à le sortir. Il le traîne par la bride quelques pas en arrière, remonte et s'en va chercher un passage plus heureux. Mais le cheval est fatigué. Le guide trotte maintenant, et ne reprend sa première allure qu'en apercevant au loin un grand groupe de cavaliers, l'état-major de division sans doute, qu'il rejoint enfin au galop

vidé de sa bête hors d'haleine. Mais neuf minutes ont passé depuis que les colonnes de marche débouchaient de la forêt. L'état-major semble nerveux. Le guide fait son rapport, on ne l'écoute même pas. C'est qu'en effet le régiment qu'il annonce est en vue depuis deux minutes déjà ! Dans cinq autres peut-être il ouvrira un violent feu d'enfilade sur les troupes de première ligne. Un adjudant vole chercher la réserve qui, si près soit-elle, arrivera sûrement trop tard pour rétablir la situation.

Supposons au contraire cette patrouille fixe en communication optique avec un autre poste placé près de l'état-major de division. Le même rapport transmis presque instantanément fait gagner sept minutes au divisionnaire ; le temps peut-être de prendre ses dispositions et de parer au danger.

On dira que ce sont là des péripéties imaginées pour les besoins de la cause. Nullement ! Les manœuvres nous en fournissent de continuels exemples et de plus frappants encore. Si l'on interrogeait les vieux guides je serais fort étonné qu'on en put trouver un seul à qui semblable ou pire aventure ne soit pas arrivée.

Mais l'emploi des signaux n'est pas limité aux seules patrouilles fixes. Les patrouilles indépendantes peuvent en profiter aussi. Prenons un autre exemple.

Je suppose une route A-B-C, aboutissant à une ligne Y-Z sur laquelle l'ennemi est signalé. La distance de A à B est de vingt kilomètres ; celle de B à C de quinze. Au point B se trouve une bifurcation d'où une autre route, un peu moins bonne peut-être, mène également à la ligne Y-Z. Une succession de hauteurs sépare les deux routes, qui courent parallèlement à trois ou quatre kilomètres d'intervalle, mais sont réciproquement invisibles.

Faisons marcher, maintenant, par A-B-C, une patrouille d'un officier et huit hommes. Il lui serait facile d'observer aussi l'autre route, en détachant à chaque bond par exemple, deux cavaliers munis d'appareils de signaux, qui gagneraient les hauteurs à quinze cents ou deux mille mètres. A peine arrivés, soit au bout de cinq à huit minutes, suivant le terrain, ils seraient en mesure de renseigner sur la situation. Ne se passe-t-il rien, on les rappelle. Ils rejoignent, en se pressant un peu, la patrouille qui aura déjà repris sa route. Signalent-ils, au contraire, un fait intéressant, l'officier expédie de suite un compte-rendu. Huit

minutes de gagnées pour la transmission et trois ou quatre kilomètres épargnés à l'estafette !

Se passe-t-il quelque chose de très grave, la patrouille peut rejoindre ses signaleurs qui auront continué leurs observations et seront en mesure de renseigner leur chef à son arrivée. Ceci est un point très important.

Admettons que la patrouille ne soit pas munie d'appareils signaleurs. Elle envoie, malgré tout, deux hommes prendre contact avec l'autre route. L'un revient au galop et annonce, je suppose, un escadron. Son camarade, cinq minutes après, dévale à son tour de son observatoire et rapporte qu'une brigade suit cet escadron. Le lieutenant, impressionné par l'importance de cette dernière nouvelle, gagne en toute hâte avec sa patrouille, le point d'observation. Mais treize minutes ont passé et tout a disparu à son arrivée. Le lieutenant, perplexe, croit bien faire en s'assurant de la direction prise par l'ennemi. Pendant ce temps la première route peut se couvrir elle-même d'un long ruban sombre, dont la patrouille distraite momentanément de sa tâche principale, ne rapportera l'approche que trop tard ou pas du tout.

Grâce aux signaux, au contraire, l'officier serait en mesure de surveiller à peu près le chemin parallèle, sans négliger un instant la première direction.

D'ailleurs, une si faible patrouille se garderait le plus souvent de détacher deux cavaliers à plus d'un kilomètre, si elle n'a pas la possibilité de communiquer avec eux et de les rappeler. Presque toujours, malgré tout ce qui a été convenu, un fait vient dérouter les prévisions et créer un malentendu, là même où on le supposait impossible. Les hommes tardent à rejoindre ; la patrouille n'ose pas attendre davantage et continue son chemin. Homme détaché, homme perdu. C'est une règle qui ne souffre que peu d'exceptions.

Il est possible, sans doute, d'envoyer sur la route A-B-C une plus forte patrouille ; quinze hommes par exemple. Au point B un sous-officier et cinq cavaliers s'en détacheraient et continueraient sur l'autre chemin, ou bien s'établiraient en patrouille fixe vers la bifurcation. Mais six hommes de plus sont une coûteuse dépense, et l'on ne saurait prévoir des détachements sur tous les chemins parallèles.

Dans l'exemple que nous avons choisi, admettons que la pa-



trouille se soit arrêtée deux fois pour reprendre haleine, s'orienter et fouiller l'horizon de ses jumelles. Chaque arrêt eût pris dans les conditions ordinaires cinq minutes environ. Mais supposons que le lieutenant, profitant de ce moment de répit, envoie chaque fois deux signaleurs, soit quatre hommes, surveiller l'autre route. Supposons encore que les deux premiers mettent sept minutes, et les autres, neuf, à donner des nouvelles. La patrouille n'aurait été retardée que de six minutes au total sur sa marche normale, et ces quelques instants qui permettent de reposer davantage hommes et bêtes ne doivent pas être considérés comme perdus. Quatre chevaux seulement ont été mis à contribution et il y a toutes probabilités pour que la surveillance du chemin parallèle ait été suffisante.

Dans la pratique, ces situations se renouvellent sans cesse. Quelle que soit la solution choisie pour résoudre le problème, avec les signaux on réaliserait toujours sur le mode adopté une économie d'hommes, de temps ou de fatigues.

Mais pourquoi, dira-t-on peut-être, la patrouille tout entière ne suivrait-elle pas la ligne des hauteurs entre les deux chemins? Je me garderais d'attribuer cette objection à quelqu'autre qu'à moi-même tant elle est naïve. Une patrouille ne fait pas quinze kilomètres à travers un terrain, qui peut être très coupé, parfois couvert, et souvent difficile, cela sous prétexte de surveiller deux routes à la fois. Elle ne trouverait que de rares points d'où les observer simultanément, et les quinze kilomètres lui coûteraient deux fois plus de temps et de peine que sur la route. Mais l'utilité des signaux optiques ne se borne pas à ces deux exemples. On pourrait en imaginer mille autres. Nous n'insisterons pas.

Gardons-nous cependant de croire que les signaux constituent pour la cavalerie divisionnaire une méthode nouvelle d'exploration, de sûreté ou de transmission des ordres. Ils sont et ne doivent être qu'un moyen complémentaire dont elle pourra disposer à l'occasion pour faciliter sa tâche.

On ne peut en effet signaler avec des fanions ni dans le brouillard, ni dans la nuit. Puis nous avons remarqué nous-mêmes que leur emploi dans le combat de rencontre, avant la prise de contact, devient presque inutile, tant est simple et rapide la transmission des rapports par estafettes à une colonne avançant à leur rencontre sur la route déjà parcourue.

C'est dire, en un mot, qu'on recourra aux signaux optiques quand leur emploi présentera des avantages sérieux et évidents, et qu'on s'en gardera chaque fois que leur utilisation paraîtra nécessiter une perte de temps ou semblera seulement compliquée. C'est un moyen auxiliaire qu'il est bon de connaître, qu'on doit oublier ensuite, et dont il faut laisser aux circonstances le soin de vous rappeler l'utilité.

Mais il reste deux points à vérifier. A vrai dire ce sont des conditions essentielles que doivent remplir encore les signaux optiques pour qu'ils valent la peine d'être introduits dans la cavalerie divisionnaire.

Nous avons vu qu'ils pouvaient être très utiles. Mais leur emploi est-il si simple qu'on puisse se passer de spécialistes pour le remplir ? Et sont-ils toujours assez clairs pour exclure toute confusion ?

Examinons ces deux points.

Aux dernières manœuvres tous les sous-officiers des guides et bien des hommes signalaient couramment. Comme préparation toute la compagnie avait eu une théorie d'une demi-heure sur le code des signaux, et le chef d'escadron en avait donné une aux sous-officiers sur leur application tactique. Le jour suivant, tandis que la moitié des hommes était dispersée en patrouille, l'autre faisait un exercice pratique dans le terrain aux distances réelles. Et ce fut tout comme instruction spéciale.

Le Code des signaux est très simple. Les conversations optiques se font par phrases. Ces phrases commencent et finissent toutes sur le signal *Garde à vous !* du Code d'infanterie. Dans une même phrase on ne peut annoncer qu'un seul fait : par exemple, un bataillon d'infanterie, un régiment de cavalerie, un groupe d'artillerie en marche ou arrêté, dans telle ou telle direction.

Si donc, dans une même phrase, on répète un signal, cette répétition n'a qu'un effet confirmatif, et vingt signaux « *Régiment de cavalerie !* » n'en indiqueraient qu'un seul. Après chaque signal, le signaleur prend une position déterminée. C'est la ponctuation. Elle est absolument nécessaire sous peine d'une phrase inintelligible.

Les différentes directions que peut prendre l'ennemi ont toutes été ramenées à deux classes. Elles seront parallèles ou perpendiculaires par rapport à la ligne du front sur lequel se



trouve le poste récepteur. Ces deux classes naturellement comportent des variantes que l'on signale clairement. *Parallèles* : l'ennemi peut se trouver à gauche ou à droite par rapport au poste signaleur. Il peut être arrêté ; il peut se rapprocher ou s'éloigner. *Perpendiculaires* : l'ennemi peut également se rapprocher, s'éloigner, ou rester immobile. Le signaleur a un excellent critère pour choisir la classe dans laquelle il doit faire rentrer les directions intermédiaires de l'ennemi. Menace-t-il, ou ne menace-t-il pas directement la ligne de front du poste récepteur ? La menace-t-il : perpendiculaire. Ne la menace-t-il pas : parallèle.

Ces explications ne sont ni faciles à écrire, ni faciles à comprendre. Mais que le lecteur se rassure, la démonstration en est très simple et prend à peine trois minutes.

Nous ne décrivons pas les autres signaux ; nous nous bornerons à les énumérer. On peut signaler de l'infanterie, de la cavalerie, des mitrailleurs ou de l'artillerie. La plus forte unité qu'on puisse annoncer dans une phrase est le bataillon pour l'infanterie, le régiment pour la cavalerie, le groupe pour l'artillerie. S'il s'agit de fractions plus fortes on emploiera autant de phrases qu'il le faudra et le poste récepteur fera l'addition.

Il existe un signal qui supprime toute possibilité de confusion entre troupes nouvelles et troupes déjà annoncées. Nous donnons ici à titre d'exemple l'ordre d'une phrase : « *Garde à vous ! Troupe déjà signalée ! Cavalerie ! Un régiment ! S'avance maintenant contre nous ! Garde à vous !* »

Notre Code a emprunté aussi le signal : *Erreur !* à celui de l'infanterie, mais en en précisant la portée. Un signal *Erreur !* se rapporte à la dernière phrase ; deux, à l'avant-dernière et ainsi de suite.

Ajoutons qu'outre les rapports on peut transmettre quatre ordres : *Halte ! En avant ! Officiers à moi ! Tout le monde à moi !* Les ordres ne sont ni précédés, ni suivis du signal « *Garde à vous !* » et ne forment par conséquent pas de phrases.

Mais si une démonstration pratique de vingt minutes est amplement suffisante pour enseigner le code de signaux, son application dans le terrain est déjà plus difficile.

Il est des cas excessivement simples où le poste signaleur peut observer et signaler du même point. Il en est d'autres où l'observateur aura plusieurs centaines de mètres à parcourir à

cheval pour retourner jusqu'au poste signaleur qui doit transmettre le rapport. La difficulté est de juger dans chaque cas s'il vaut réellement la peine d'employer les signaux. En général, le choix du poste signaleur doit être fait et nettement désigné avant de quitter le poste récepteur. Choisir un point dans le terrain d'où l'on puisse avoir un beau champ d'observation, tout en restant visible soi-même, n'est pas chose facile. Mais le trouver très vite ou savoir y renoncer demande de la décision et du coup d'œil. En pratiquant souvent un tel exercice, on ne peut manquer d'acquérir l'un et l'autre.

Nous avons reçu plusieurs fois cependant, au cours de ces dernières manœuvres, d'intéressantes communications de patrouilles qui surgissaient par hasard dans le terrain à deux ou trois kilomètres, et cherchaient à faire reprendre leurs signaux. Ce qui nous prouve que si leur usage était plus répandu, leur utilité croîtrait en proportion géométrique.

Pour signaler très commodément il faut être trois. L'un observe; le second signale; le troisième tient les chevaux. Mais un seul homme pourrait à la rigueur signaler en attachant sa bête.

Il nous reste à donner ici quelques explications sur le fanion-signal et son paquetage.

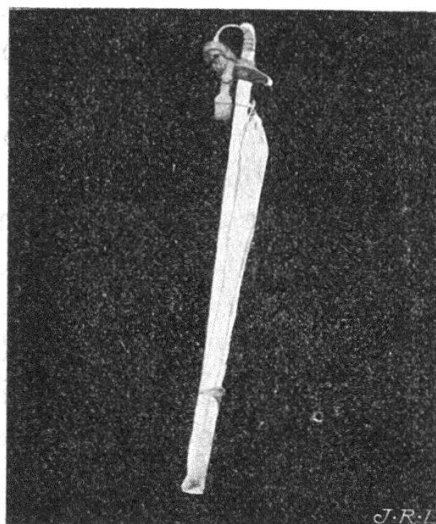
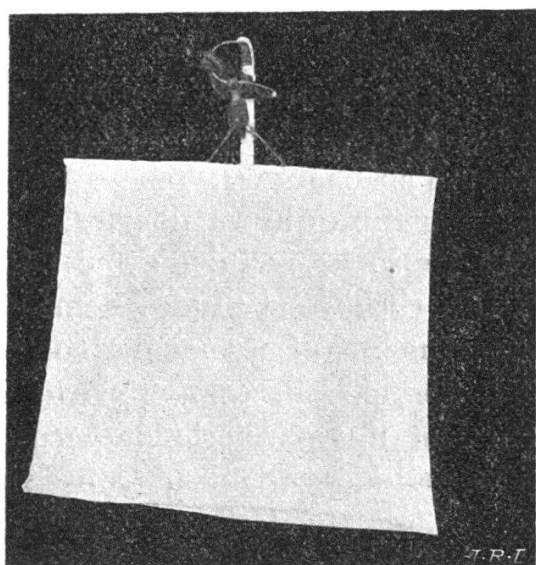
L'infanterie emploie, comme on le sait, un fanion rouge et blanc, de forme rectangulaire, qu'on adapte à la baïonnette, et et qu'on tend au moyen d'une attache le long du fusil.

Notre fanion, lui, est un grand carré blanc de soixante-dix centimètres de côté. On l'adapte à la pointe du sabre et on l'attache à la garde en le tendant.

Nous avons remarqué en effet que le blanc, en temps ordinaire, est la vraie couleur pour les signaux optiques. Les autres se confondent aux grandes distances avec le fond et disparaissent. Aussi notre fanion, qui n'est pas trois fois plus grand que celui de l'infanterie, permet-il, suivant le degré de lumière, de signaler, à l'œil nu, à deux mille ou deux mille cinq cents mètres, et, avec des jumelles, parfois jusqu'à cinq mille. En hiver, si tout était couvert de neige, il faudrait remplacer le blanc par le noir. La chose n'est ni coûteuse ni compliquée. Un coup de ciseau pour sortir chacune des deux tringles, et on les glisse ensuite dans un fanion noir, tout préparé; puis on renferme les deux ouvertures et le signal est monté.

Le paquetage du fanion est très simple aussi. On le roule,

puis on le glisse dans une gaine en toile de sac. Cette gaine se ferme par un lacet de cuir qui sert en même temps à l'attacher à l'anneau supérieur du sabre. Dans le bas, se trouve un second lacet qu'on lie autour du sabre, dont la sortie n'est nullement gênée. Sa gaine le protège contre la boue, la pluie et la transpiration du cheval qui pourraient atténuer sa visibilité. Le poids du fanion-signal est de cinq cents grammes. Son prix, avec la toile noire de rechange, de deux francs cinquante. Voici deux photographies représentant le signal monté et le fanion roulé et paqueté.



Une compagnie de guides devrait être pourvue de vingt signaux au moins. Au cours de nos essais, nous avons acquis la conviction, qu'ils ne sont pas une complication mais un utile accessoire. La fréquence de leur emploi dépend absolument des circonstances. Certains jours on n'en fait aucun usage ; d'autres, au contraire, on s'en sert continuellement. Ajoutons que nous n'eûmes, lors des dernières manœuvres, aucun malentendu à enregistrer par suite de signaux mal donnés ou mal compris. Ce qui prouve que le procédé, s'il est rudimentaire, est du moins net et précis.

En outre, son usage n'exige pas de spécialistes. Un chef d'escadron — sans parti pris et décidé au contraire à y mettre du sien — peut former ses signaleurs à côté de son programme de travail et sans surcharger ses ordres du jour. Au début, ils lui

paraîtront irrémédiablement gauches et empruntés. Mais bientôt l'un ou l'autre, mieux doué, se révélera l'*homme habile*, et les autres ne tarderont pas à le devenir eux-mêmes, car en ces sortes de choses les progrès sont contagieux, de plus en plus rapides. Toute la difficulté gît dans le premier pas.

Simple et clair, nous pensons donc que les signaux optiques augmenteraient sensiblement la puissance d'exploration des compagnies de guides et ménageraient leurs chevaux. Mais il serait illusoire de se figurer qu'ils puissent corriger jamais les inconvénients d'un effectif insuffisant. Et il n'est pas de jour où, malgré le concours de nos fanions, nous n'ayons presque entièrement vidé notre réservoir de patrouilles et d'estafettes. Bien plus, nous sommes persuadés que ce service de signaux donnerait un rendement bien supérieur sans cette pénurie d'hommes, qui l'entrave continuellement. Il faut un remède plus énergique et il est probable que la nouvelle loi s'en chargera.

Sans vouloir condamner une organisation qui va disparaître, on peut cependant lui adresser un reproche, celui d'avoir fait une répartition trop schématique des escadrons et des compagnies. L'ordre de bataille en fut la cause. Nous avons des corps d'armée et des divisions; il fallait, semble-t-il, comme partout ailleurs, une cavalerie divisionnaire et une cavalerie de corps. Et c'est ainsi qu'on créa les brigades indépendantes, trop faibles, chacune séparément, pour être une cavalerie de combat, tandis que les compagnies de guides étaient notoirement insuffisantes pour l'exploration de détail des divisions.

Nous croyons du reste que la répartition actuelle des brigades n'aurait pas survécu à une concentration de l'armée. Bien vite, suivant le terrain et les circonstances, le haut commandement en rassemblerait une partie dans un secteur donné et renforcerait avec le reste l'exploration divisionnaire.

Ne serait-il pas sage de modifier d'ores et déjà l'ordre de bataille et d'organiser à loisir en temps de paix ce qu'il serait très compliqué d'improviser au dernier moment?

Nous y gagnerions certainement dans l'esprit de nos camarades des autres armes, qui n'apprécient pas notre travail au même point de vue que nous. Tandis qu'ils ne peuvent nous juger que sur les services que nous leur rendons réellement, — soit par le combat, soit par l'exploration — nous, les officiers de cavalerie, qui savons ce que deux lignes au crayon sur une

carte de rapport coûtent parfois de fatigues et d'énergie, nous nous faisons une toute autre idée de nos efforts que ceux qui n'en considèrent que les résultats.

Il y a là certainement un fâcheux malentendu qui, en diminuant la confiance des uns, peut provoquer parfois chez les autres un juste sentiment d'amertume.

Ce malentendu provient de notre organisation qui empêche la cavalerie de donner son rendement maximum soit dans le combat soit dans l'exploration intensive. Dans l'ignorance absolue de ce que nous réserve sur ce point l'application de la loi nouvelle, nous nous permettons d'émettre à ce sujet une opinion toute personnelle.

Comme on le sait, un nouveau groupement de l'armée de campagne en six divisions va remplacer probablement l'état de choses actuel.

Pourquoi ne doterait-on pas chacune de ces divisions d'un demi-régiment de guides à trois escadrons, qui pourvoirait complètement à son exploration spéciale et à sa sûreté ?

Les dix-huit autres escadrons, répartis en trois régiments, renforcés d'un bataillon cycliste, par exemple, et des quatre compagnies de mitrailleurs, formeraient une division de cavalerie à la disposition du grand quartier général, qui la garderait réunie ou la fractionnerait suivant les besoins de la situation. Ce serait une puissante réserve d'armée, dont la mobilité doublerait encore la valeur, et qui, à côté de l'exploration générale, serait à même de jouer un rôle dans le combat.

Il nous semble que cette répartition-là permettrait enfin à notre cavalerie de donner la pleine mesure de ses excellents chevaux, de son instruction pratique et de son dévouement.

DIESSBACH, capitaine à l'état-major général.

